

## Séquences

### La revue de cinéma

## Les monstres de l'été

Patrick Schupp

---

Numéro 98, octobre 1979

URI : [id.erudit.org/iderudit/51134ac](http://id.erudit.org/iderudit/51134ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Schupp, P. (1979). Les monstres de l'été. *Séquences*, (98), 27-32.

---

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



Alien, de Ridley Scott

# LES MONSTRES DE L'ÉTÉ

Patrick Schupp

Notre civilisation va-t-elle disparaître dans les flammes ou sous la glace ? Le poète Robert Frost penchait pour la seconde hypothèse, superbement illustrée, en particulier par le roman « Ice » de Arnold Federbush et « Blizzard » de George Stone. Au cinéma, c'est Robert Altman dans **Quintet** qui nous a montré un monde revenu à l'ère glaciaire.

La fin du monde, justement, est plus proche de nous qu'on ne le pense, ou sur-

tout que les gens se refusent à l'admettre. On retrouve dans la littérature, les mythologies, et aussi dans nos rêves et nos obsessions ce besoin d'autodestruction qui peut changer de nom selon les pays et les époques, mais qui demeure une constante inaltérable : suicide racial, prémonition collective de la mort, obsession de l'au-delà... seulement aujourd'hui, nous en sommes arrivés à un point où la destruction de l'Homme est non seulement possible technologiquement, mais aussi statistiquement probable. Un film,

qui n'aura certainement pas la carrière commerciale qu'il mériterait, parce qu'il sort trop des normes établies par les autres, vient de sortir ici : **The Last Wave**, de Peter Weir : film rare, difficile, compliqué, mais terriblement juste et peut-être prophétique. Sous le couvert de l'anecdote, Weir remet en cause les deux notions fondamentales qui nous préoccupent tant aujourd'hui : la destruction de la race humaine selon des cycles dont les Mayas et les peuples précolombiens avaient étudié les mécanismes et prévu les fréquences, et l'importance essentielle des pouvoirs paranormaux comme la magie, la prémonition, l'envoûtement, la télékinésie, le « médiumnisme » etc... **The Last Wave** illustre totalement, avec une économie de moyens remarquable, mais un impact d'autant plus fort, ce que je disais au début de ces lignes.

Plus que jamais, le film est témoin et commente l'époque qui l'a engendré. Cela explique la prolifération désordonnée et sans précédent d'oeuvres touchant au fantastique, à l'au-delà, à la science-fiction et à l'anticipation tout court qui envahissent nos écrans depuis le début de l'été.

Regardez le monde via les media d'information : crises d'énergie, menaces nucléaires, (et pas seulement la bombe : souvenez-vous de Three Miles Island, un nombre toujours plus élevé de suicides, particulièrement chez les jeunes, la peste bubonique en Californie ; ensuite, les guerres, la violence, les meurtres en série, les suicides collectifs. Je viens de lire dans Le Monde, journal sérieux s'il en fut, que l'ancien empereur Bokassa était un . . . anthropophage, et mangeait prisonniers et exécutés politiques. En 1979 ! Comme si cela ne suffisait pas, la nature, brusquement réveillée, propose à l'Homme d'autres moyens de destruction, aussi rapides que définitifs : tornades et ouragans d'une violence exceptionnelle, tremblements de terre, éruptions volcaniques, séismes sous-marins, une écologie com-

plètement bouleversée qui engendre des mutations aujourd'hui, demain peut-être, des monstres (particulièrement angoissant fut et est encore le problème posé par la mutation d'abeilles africaines « émigrées » en Amérique du Sud, et qui sèment mort et terreur sur leur passage), création d'un « smog » permanent, changements de température d'une ampleur inégalée.

Parallèlement à cette débâcle physique, l'esprit de l'Homme ne trouve plus les réponses aux questions fondamentales, et erre à la recherche de vérités qui pourraient lui apporter quelque réconfort : jamais, depuis la terreur de l'an mil et le Grand Schisme d'Orient, il n'y avait eu de crise religieuse semblable à celle que nous vivons. Les Églises (de toutes confessions) se vident, Dieu est, sinon mort, du moins disparu, et le règne de l'Antéchrist s'annonce : le Diable et ses représentants trouvent un regain de popularité en rapport direct avec les manifestations — de plus en plus nombreuses — qui accompagnent ou déterminent ses apparitions. Heureusement, cette déchéance du Sacré s'accompagne de recherches et de découvertes sur les pouvoirs secrets de l'Homme qui, un jour peut-être, sauveront l'homme de lui-même. Parapsychologues, occultes, voyants, médiums, et savants « différents » reculent sans cesse les frontières de l'Inconnaissable, et surtout amènent le monde en général et la science en particulier à considérer ses positions face à des phénomènes, aujourd'hui reconnus, encore qu'inexpliqués, et non plus rejetés avec mépris comme n'existant pas. Mais, encore une fois, ceci est de toutes les époques, et la bêtise, l'ignorance et la prétention ont toujours été de pair. Les fameuses « centrales de contre-vérité » dont parle le regretté Robert Charroux comment à se fissurer, Dieu merci, et si le monde n'est pas entièrement détruit, il prendra alors un tournant définitif et irrémédiable vers une conscience totalement différente de celle

que nous vivons aujourd'hui. C'est peut-être à cela que les quatre Cavaliers de l'Apocalypse font allusion, et les films (fiction) de cet été pourraient devenir la réalité de demain...

Autrefois, seule la Nature se permettait les menaces mortelles qu'elle mettait parfois à exécution. Elle partage maintenant cette sombre gloire avec les forces titanesques de destruction libérées — parfois incontrôlablement — par la folie de l'homme. Tout le monde aujourd'hui a accès à la fission nucléaire et en pourvoit les armements qui consumeront le génocide de l'humanité.

Il y a vingt-cinq ans, cette peur de la bombe, qui était un élément nouveau, terrifiant, mais isolé, avait donné naissance, sur le plan cinématographique, à des anticipations, parfois affolantes de lucidité, comme le **Doctor Strangelove** de Stanley Kubrick, ou à de sombres et naïves histoires de monstres et de mutations issues de radiations atomiques (**Them**, **Godzilla**, **Tarantula**, **Beast from 20.000 Fathoms**, etc. . . .)

Puis ce fut la conquête de la lune, premiers pas officiels de l'homme dans l'espace, qui reléguait au rang d'aimable rêverie le **Destination Moon** de George Pal. **2001 : A Space Odyssey** entrouvrit les portes du cosmos et de l'avenir, et recula les frontières, autant de la connaissance et de la technique cinématographique que de la philosophie et de l'ésotérisme. L'anticipation est devenue réalité, ou presque, et le choc du futur est déjà du passé.

Au fond, l'horreur qui se déverse sur nos écrans ne fait qu'entretenir et exploiter les éléments qui nous entourent et que nous vivons tous les jours, à un niveau plus ou moins conscient. En fait, c'est devenu, non seulement un « business » extrêmement profitable, mais c'est aussi en passe de former cultes et ghettos qui pourraient risquer d'a-



**The Last Wave**, de Peter Weir

voir des répercussions et des conséquences incalculables dans l'avenir. Il ne s'agit pas seulement de films qui utilisent la titillation de nos réflexes de peur, (et il en faut toujours plus, plus fort, plus sanglant, plus délirant pour arriver à toucher ou émouvoir des sens complètement dénaturés par la vie quotidienne).

Il y a les livres, non seulement ceux qui paraissent neufs, mais aussi ceux qui sont réédités, liant ainsi le passé isolé à un présent continu, les produits alimentaires (bonbons et corn flakes s'appellent désormais Chocula, Franken-Berry, Boo-Berry, avec au dos des étiquettes de concours pour gagner des montres en plastique, des « Vampire Kits », ou un abonnement à Crepy, Mad Monsters, Scream ou autres publications du même style. Il y a parallèlement l'industrie du vêtement, la publicité à la télévision — et ses programmes — la musique pop et ses pochettes délirantes et futuristes. Les maquillages de Kiss, Village People, Alice Cooper, etc. . . véhiculent le message à tous les niveaux. Le message des films, lui, est le



*Dawn of the Dead*, de George Romero

reflet de la société d'aujourd'hui, et renouvelle son optique pour en faire coïncider les éléments avec le goût du jour.

Le **Dracula** de John Badham n'est plus la créature de répulsion et d'horreur de Bram Stoker, incarné autrefois par Lugosi et Lee : c'est un amant comblé, qui triomphe (il tue Van Helsing) et reviendra, comme la fin ambiguë du film le laisse prévoir. Celui de **Love at First Bite** de Stan Dragoti, sur le mode mineur et ricanant, devient un bête, amoureux lui aussi, dans un New York disco et punk. Quel changement depuis le **Fearless Vampire Killers** ! Seul le **Nosferatu** de Werner Herzog fait exception, parce que c'est un démarquage, plan pour plan, morsure pour morsure, de l'original et, à ce titre, une curiosité.

Ce changement, dans l'esprit comme dans la lettre, est évident partout, je veux dire dans tous les domaines du fantastique et de la science-fiction. George Romero, qui commit jadis **Night of the Living Dead** en 1968, sait bien de quoi il parle lorsqu'il dé-

clare : « Vous apportez n'importe quel scénario, de n'importe quelle qualité aux producteurs, il passera si c'est dans le genre ». Alors il s'empresse de donner une suite à sa **Nuit**, qui s'appelle fort à propos **Dawn (l'aube) of the Dead**, qui n'est qu'une parodie grand-guignolesque du premier dont il n'a ni l'impact, ni la sauvage et hallucinante beauté. Il s'est aussi dépêché de faire **Martin**, variation assez terrifiante sur le thème du vampire, pendant qu'il y était. Don Coscarelli présente, de son côté, **Phantasm**, dont le scénario est aussi mal écrit qu'il déborde d'imagination. Un garçon de treize ans est transporté dans une espèce de morgue surnaturelle, et y vit des moments déments : un doigt coupé se transforme en créature de cauchemar, les morts reviennent à la vie sous la forme de nains comprimés, et une espèce de tire-bouchon se vrille dans le front de victimes hurlantes. Ne parlons pas de l'interprétation, ni de la vraisemblance, encore moins du bon goût. C'est le **Helzapoppin** de l'horreur, et aussi le délirant exercice de style d'un fou du cinéma. **The Fog**, de John Carpenter, est, lui aussi, exactement dans la même veine que son film précédent. **Halloween** est certainement — en plus du plus grand succès commercial du genre — le film qui vous atteint le plus, le plus vite, et le plus sûrement, et pour les mêmes raisons : un scénario minimum, des dialogues réduits à leur plus simple expression, un maximum d'effets-choc projetés au visage des spectateurs avec la délicatesse d'un coup de poing.

Dans le domaine de la science-fiction, exactement même topo, même mentalité et même réussite. Des familles entières communient dans un même rite, à la fois barbare et délicieux : l'épouvante. **Alien**, de Ridley Scott, en est l'exemple ultime et certainement difficile à égaler. Tant de choses ont déjà été dites sur le film que je ne tiens pas à y revenir. Je voudrais seulement souli-

gner le fait suivant : parallèlement à la découverte de technologies de plus en plus précises et sophistiquées, les metteurs en scène de qualité, comme Scott ou Kubrick analysent les mécanismes de la peur et en jouent avec maestria. Leur force réside dans leurs connaissances profondes des éléments qu'ils utilisent, et dans leur talent pour les placer exactement là où ils auront, ces éléments, l'impact le plus grand sur le spectateur. C'est ce qui les différencie des Carpenter, Coscarelli, et autres Cronenberg qui visent le bas de la ceinture avec l'effet-choc. Scott comme Kubrick vérifient leurs théories sur la claustrophobie, l'ennui, l'angoisse face à l'inconnu, l'horreur de la mort violente avec des acteurs minutieusement dirigés, un scénario simple, mais logique et intelligent, et procèdent à un montage percutant, qui aura, par son raffinement et son efficacité, exactement le même effet qu'**Halloween**, par exemple, mais avec une tout autre classe. « Au moment le plus terrifiant de mon film, avoue Scott, lorsque j'ai vu, entre deux prises, l'un des caméramen se précipiter hors du plateau pour aller vomir, j'ai compris que j'avais gagné ».

Au niveau des techniques cinématographiques, les réalisations d'aujourd'hui sont devenues tellement extraordinaires que le public, quelque blasé qu'il soit, arrive à « marcher » encore. Et plus ça va, plus les sommes investies deviennent astronomiques, chacun voulant faire plus, mieux et aller plus loin que le copain ou le rival. On trouve toujours de nouvelles techniques, on crée de nouveaux appareils de prises de vues, on invente de nouvelles pellicules plus rapides ou plus perfectionnées, on réalise des maquettes qui ne permettent plus de distinguer le vrai du faux (sauf dans les films à petit budget, comme le lamentable **Shape of Things to Come**, qui nous replongeait dans les petites maladrotes bâclées des années 50). **The Black Hole**, qui sort en décembre,

a coûté 17 millions de dollars, **The Shining** 23, **Star Trek** et **Meteor**, respectivement 19 et 21. Pourquoi tout cela ? Le public veut que le film vienne à lui, afin d'avoir à penser le moins possible. Tout est donc mis en oeuvre pour que l'effet spécial ou le choc compense l'obligation de réfléchir. C'est exactement la mentalité des jeunes d'aujourd'hui. Regardez les devoirs qu'ils ont à faire dans les écoles : des feuilles à cocher avec un choix de trois réponses (choisissez la bonne), un enseignement compartimenté qui ne vous fait penser (et encore) que dans une seule direction, une spécialisation d'autant plus dangereuse qu'elle est isolée, cloisonnée, et que les disciplines pourtant connexes s'ignorent mutuellement. George Romero ajoute que, dans la salle de projection obscure, c'est chacun pour soi, l'isolement, donc la solitude.

La solitude est le mot-clé de notre civilisation, et toutes les oeuvres littéraires, théâtrales, et surtout cinématographiques, soit la prennent comme thème, soit l'incorporent automatiquement avec son corollaire, la communication. C'est Joseph Conrad qui disait : « Nous vivons comme nous rêvons — seuls ». Il n'est pas surprenant que ses écrits et sa philosophie soient la base de **Deer Hunter** et d'**Apocalypse Now** (deux films qui ne sont pas dans le « genre », mais qui ont ou auront un impact immense auprès d'un public traumatisé par la guerre et ses conséquences) et ait donné son nom au vaisseau spatial d'**Alien**, le Nostromo.

La solitude enfin attend l'être qui vient au monde. Et les films utilisant ce thème (**Prophecy**, de John Frankenheimer, **It's Alive II**, de Larry Cohen, **The Brood**, de David Cronenberg, le début des **Omen** et plusieurs autres, à des degrés divers) vont toucher et remuer les fibres profondes encore vibrantes du « cri primal ». Catastrophe et écologie se conjuguent pour faire de ce monde, où nous sommes déjà tellement seuls, un désert hanté

par des créatures issues de notre subconscient autant que de nos machinations technologiques : les vampires de **Nightwing**, le monstre mutant de **Prophecy**, les abeilles déchaînées de **The Bees**, les enfants anthropophages de **The Brood** ou même la terreur nucléaire de **The China Syndrome**, sur un autre plan.

Prisonnier de lui-même, l'homme tente de s'évader dans l'espace qui lui tend ses pièges, et l'aveugle de ses mirages ; quand il n'essaie pas de la détruire comme l'illustre **Invasion of the Body Snatchers**, de Philippe Kaufman, **Star Trek**, de Robert Wise, **The Black Hole**, de Gary Nelson, **Saturn Three**, de Stanley Donen, ou ces fameuses **Martian Chronicles**, adaptées — enfin — pour le petit écran par Richard Matheson, et présentée à l'automne en six émissions d'une heure chacune sur le réseau N.B.C. Enfin, parodie des parodies, l'homme se regarde le nombril et va puiser, dans son imagination collective et ses rêves de « meilleur des mondes », les exploits des héros mythiques — mais incarnant l'ordre, l'honnêteté et les vertus familiales — et les réussites à coups de millions. **Superman** et **Buck Rogers** ont fait bien du chemin depuis leur naissance innocente et maladroite entre les deux guerres.

Cette vision d'un monde futur enfoui sous la neige, et ces jeux compliqués auxquels se livrent les survivants de la race humaine, que nous montre Robert Altman dans **Quintet**, pourrait-elle réellement arriver ? Le monde tel que nous le connaissons a disparu à jamais. Mais la folie compliquée et inutile des hommes demeure. Et même si ce n'est pas très optimiste, je ne peux m'empêcher de conclure avec le poète : « La vie n'est rien qu'une ombre errante, un pauvre comédien qui se démène et gesticule une heure sur la scène, et se tait à jamais. C'est un conte, conté par un idiot, plein de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien ».

## PETITE ANTHOLOGIE DES FILMS SORTIS OU À VENIR.

### PHÉNOMÈNES OCCULTES

The Amityville Horror (*Stuart Rosenberg*)  
Voyage dans l'au-delà (*Rolf Olsen*)  
She Shining (*Stanley Kubrick*)

### FANTASTIQUE

Dawn of the Dead (*George Romero*)  
Dracula (*John Badham*)  
Love at First Bite (*Stan Dragoti*)  
Phantasm (*Don Coscarelli*)  
The Fog (*John Carpenter*)  
Death Ship (*Alvin Rakoff*)  
Nosferatu (*Werner Herzog*)  
The Changeling (*Peter Medak*)

### CATASTROPHES ET ÉCOLOGIE

The Last Wave (*Peter Weir*)  
Nightwing (*Arthur Hiller*)  
Prophecy (*John Frankenheimer*)  
The China Syndrome (*James Bridges*)  
City on Fire (*Alvin Rakoff*)  
The Brood (*David Cronenberg*)  
The Bees (*Alfredo Zacharias*)  
The Plague (*Ed Hunt*)

### SCIENCE-FICTION

Shape of Things to Come (*Peter Carter*)  
Superman (*Richard Donner*)  
Invasion of the Body Snatchers  
(*Philip Kaufman*)

Star Trek (*Robert Wise*)  
Black Hole (*Gary Nelson*)  
The Cry of Cthulhu (*Wolfgang Piltner*)  
Alien (*Ridley Scott*)  
The Dark (*John «Bud» Cardos*)  
Buck Rogers (*Daniel Haller*)  
Battlestar Galactica (*Daniel Haller*)  
Saturn Three (*Stanley Donen*)

### HORREUR

Halloween (*John Carpenter*)  
It's Alive II (*Larry Cohen*)  
Beyond the Door II (*Mario Bava*)  
The Psychic (*Lucio Fulci*)  
Tourist Trap (*David Schmoeller*)

### ANTICIPATION

Moonraker (*Lewis Gilbert*)  
Quintet (*Robert Altman*)